SEUIL

Alain Rey

Le Réveille-mots

2186231 80

Le réveille-mots

16°Z
23701
(173)

Du même auteur

Littré, l'humaniste et les mots
Gallimard, coll. « Les essais », 1970

Théories du signe et du sens
Klincksieck, tome I, 1973 ; tome II, 1976

Le Lexique : images et modèles
Armand Colin, 1977

Les Spectres de la bande, essai sur la B. D.
Éditions de Minuit, coll. « Critique », 1978

La Terminologie, noms et notions
PUF, coll. « Que sais-je ? », 1979 ; 2e édition, 1992

Encyclopédies et Dictionnaires
PUF, coll. « Que sais-je ? », 1982

Révolution : histoire d'un mot
Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 1989

Dictionnaire du français non conventionnel
avec J. Cellard
Hachette, 1980 ; 2e édition, 1991

Dictionnaire des littératures de langue française
avec J.-P. de Beaumarchais et D. Couty
Bordas, 1987 ; nouvelle édition, 1994

AUX ÉDITIONS DES DICTIONNAIRES LE ROBERT
(DIRECTION D'OUVRAGES)

Le Petit Robert
dirigé par J. Rey-Debove et A. Rey
1993 ; 1re édition, 1967

Le Petit Robert des noms propres
1994 ; 1re édition, 1974

Le Grand Robert de la langue française
1985 ; 9 volumes

Dictionnaire des expressions et locutions
avec S. Chantreau
1979 ; 2e édition, 1993

Dictionnaire historique de la langue française
1992 ; 2e édition, 1996



Alain Rey

Le réveille-mots

Une saison d'élection

PRÉFACE D'IVAN LEVAÏ

1029

Éditions du Seuil

préface

Chacun se souvient du faquin qui mangeait son pain à la devanture d'un rôtisseur, pour lui donner plus de saveur. L'affaire eut des conséquences puisqu'il fallut trouver un juge pour payer le marchand de rôts, du vent appétissant qu'il offrait aux passants.

Mais si le faquin s'acquitta « au son » de son argent, comment faire pour Alain Rey le marchand de mots, concocteur hier, de dictionnaires et aujourd'hui, vendeur ambulant à la radio ?

Dois-je le payer de mots moi aussi – mot pour mot, vent pour vent – comme savent si bien le faire les politiques et les publicitaires ?

Dois-je blasonner sa voix, ses yeux rieurs, son air narquois ainsi qu'on faisait autrefois du corps féminin : à toi la bouche puisqu'elle est d'or, à moi les mains puisqu'elles cisèlent juste et bien ?

Après tout, c'est moi l'ancien Directeur de l'Information de Radio France et ma chère lectrice Patricia Martin, qui commîmes un jour l'imprudence d'offrir un micro au moins cher de nos marchands de mots. Tellement bon marché même que la télévision n'y a jamais songé.

Jean Maheu, notre Président d'alors, et Jean Izard son Directeur Général nous encouragèrent à employer le vivant dictionnaire. À charge pour nous de vous convaincre, auditeurs mes frères, du bien-fondé de l'entreprise.

Nous jouâmes donc sur les mots tous les jours et le plus sérieusement du monde, en l'honorable compagnie d'un homme dont ne se soucie aucune académie. Mieux ou pis, nous ne tînmes, avec ou sans lui, aucun discours sur l'avenir de la francophonie. Parce que cela allait de soi, dès l'instant où Alain Rey forgeait les mots de sa chronique au grand brasier de l'actualité.

Qui n'a vu, une fois, dès potron-minet, notre philologue-Vulcain frapper à tour de bras sur un mot mis en bouche la veille... n'a rien vu ! Ah ! les belles Mesures de nos gouvernants mesureurs ! Ah ! les jolies Négations de nos abbés négationnistes ! Ah ! les folles invites à consommer le porc des « chair-cuitiers » français pour n'attraper jamais le mal des bovidés anglais !

Sans langue de bois, sans « mentir-vrai », Alain Rey a toujours su dire ce qu'il convenait d'en dire. Au moment précis où nos concitoyens redécouvraient la joie d'« appeler un chat un chat » et « pensée unique » toute pensée qui ne l'est pas, ou ne l'est plus !

Comment s'acquitter de tout cela, de cette véritable dette envers lui ? Y a-t-il même un prix à la langue citoyenne, au mot le plus juste, au parler le plus droit ?

« La réponse, prétendait le philosophe Maurice Blanchot, c'est le malheur de la question. »

Alors ne répondons pas. Disons seulement merci à Alain Rey, le plus matutinal sinon le plus joyeux des chroniqueurs... Ses interrogations sur le sens des mots feront longtemps encore le bonheur des chères auditrices et des chers auditeurs.

Ivan Levaï

avant-réveil

Dire en deux minutes et des secondes – le temps d'une chronique à France Inter – la vérité d'un mot, cela relève de l'acrobatie ou de la farce. Je vois d'ici les dignes philologues, les patients étymologistes, les sérieux sémanticiens, qui passent des mois sur ces mystères, fustiger la folle entreprise.

J'ai longtemps été leur émule, à ces savants – les fervents plutôt que les austères. En concoctant maint dictionnaire, de manière pourtant sérieuse, j'ai parfois changé en cages aux folles ces tristes prisons de mots que surveillent certains matons en habit vert. Après quoi, j'ai cherché un nouveau maître, non pas le micro, qui n'est qu'un instrument, mais ce qu'on appelle avec respect le « grand » public. Divers, multiple, attentif, distrait, préoccupé par les tâches du petit jour, chaleureux, parfois râleur, toujours présent, l'oreille en coin, le public veille. L'auditeur et l'auditrice font beaucoup plus qu'écouter. Ils stimulent, ils suscitent.

Un peu terrorisé par la présence de ces multiples paires d'oreilles, le marchand de mots est paralysé par son sujet : de petits monstres turbulents qui ont mené par le bout de la langue, certains pendant un millénaire, les usagers du français. Tous ces vocables, par leurs

apparitions, disparitions, transformations, volte-face et tours d'adresse, par leurs vérités oubliées et leurs mensonges affichés, ont ce qu'il faut pour égarer et produire un vertige, mais ils cachent en eux une longue sagesse.

La menace permanente pour une pensée vivante, c'est l'usure, la dégradation, la lignification de l'expression. À trop dire et redire, l'usage, ce tyran, fait son métier : il use. Avec notre oublieuse complicité, il masque, il trompe, il endort : ce sont les langues de bois, l'américainement correct, les jargons du mensonge administratif, les grimaces de la propagande. Ça répète, ça ronronne, ça roupille et, quand la belle au bois s'éveille – un éternuement de verlan, un rythme rappeur, un soupir de poésie… –, les surveillants, législateurs, académistes se pointent avec chloroforme et tranquillisants.

Ces éveilleurs que sont les poètes, les penseurs, les enfants qui découvrent et malmènent les vieux symboles, tous les spontanés et les sincères, jeunes et vieux, les asociaux, les margineux, ils ne sont pas de trop pour secouer les puces au vocabulaire. Ces courts propos voudraient participer à la sonnerie d'alerte contre le grand sommeil.

Car les mots les plus frustes vivent secrètement : leur passé vibre en eux. Qu'on les éveille et les dérange, on s'aperçoit que le passé de la langue est plus inattendu que son présent, trop souvent tissé de répétition et d'amnésie.

*
* *

Dans ce premier recueil, je m'en suis pris aux mots de la politique, ceux qui envahissent l'*actualité* quotidienne, jusqu'au *ouf* final de soulagement. Entre ces deux chroniques, règne une chronologie interrompue (septembre 1993-juin 1995), d'abord lâche, ensuite plus serrée, de septembre 1994 à juin 1995, surtout quand un printemps d'élections présidentielles satura les Français d'illusions et d'émotions.

Les mots de la politique vont du très général (*mesure,* par exemple) au terme technique et particulier *(centriste, ballottage...).* Nombreux sont ceux, essentiels pour l'exercice de la démocratie, qui furent empruntés à l'anglais, langage électif du parlementarisme au XVIII[e] siècle. Ces termes sont passés en France en 1789 ; ils étaient souvent des emprunts à un français plus ancien : *parlement* en témoigne, qui nous conduisit de la parlote et la palabre à l'Assemblée.

La leçon des mots, quand on les chatouille un peu, est aussi leçon d'histoire. Nos institutions et nos pensées sont rarement nées à l'ombre du clocher ; ce monde verbal bouge d'un bout de l'Europe à l'autre, de tous les bouts du monde au nôtre. Après tout, la langue françoyse est un créole latino-germanique, de même que l'anglais est un créole anglo-saxo-latin : chiens de faïence.

Langage d'exploration et de métissage, de dé-paysement incessant, le français, quelle que soit son influence

dans le monde, est déjà universel dans sa tête. On le montre aisément en faisant sonner aux mots leurs petites musiques, qui sont les musiques du monde. À côté, le coucou et le vibreur des horlogeries matinales semblent bien prosaïques.

Mon réveille-mots ne fait pas sursauter. J'espère qu'il surprend, mais avec la douceur des voix éloignées, avec la résonance de l'écho. Il n'agite pas, il équilibre. Il n'ajoute pas à la confusion du langage, il déblaie. Il va chercher les neiges d'antan, il réchauffe doucement les paroles gelées. Il n'apprend rien aux francophones, il leur rappelle ce que leur lexique savait. C'est le coin du mouchoir noué, le pense-bête.

Le talent des mots est grand ; c'est parfois, comme on disait au moyen âge – âge qui fut tout sauf moyen –, un *mautalent*. Pour peu qu'on les aime, ces vocables, malgré leurs mauvais tours, nous confient quelques secrets très simples. Le penser droit est à ce prix.

Alain Rey, mai 1996

actualité

Le quotidien mobilise sans cesse les mots, les nouvelles du jour – celles du *journal* – promeuvent certaines manières de dire, et il arrive que ces paroles dictées par les circonstances et les transmissions soient sinistres. Entre les catastrophes, les crimes, les guerres, le chômage, les affaires en tout genre, les injustices, les terrorismes, les explosions, les expulsions, c'est un vrai dictionnaire du malheur qui se déploie. Puis viennent, impitoyablement, les vocabulaires de la politique, plus souvent politicienne que morale : alors défilent les sondages, électorats, candidatures, manœuvres, appareils de parti, présidentiables, autres mots en *-able*, en *-isme*, en *-iste*, en *-erie* comme *tricherie*, enfin les termes nécessaires pour parler info…

Aussi a-t-on envie d'explorer d'autres vocabulaires, ceux de la vie privée, du sentiment, de l'émotion, de l'imaginaire, du savoir, et ceux de cette actualité disparue et durable qu'est l'histoire.

En fait, nous disons *actualité* avec l'idée de nouveauté. Pourtant ce mot, comme *actuel*, vient de la philosophie du moyen âge et nous parle de l'acte, *actum* en latin, d'où *actualis* et *actualitas*. Est *actuel* ce qui est effectif, manifesté, et non plus possible ou virtuel. Bien

obligé d'en tenir compte ! Après six siècles d'usage, les mots *actuel* et *actualité* sont passés de l'idée d'« effet réel » à celle de « caractère immédiat et récent ». Les *actualités* se sont émancipées d'abord dans la presse, puis, vers 1920, au cinéma. Par un joli paradoxe, ces actualités, commentées par des voix vibrantes et pompeuses qui nous font aujourd'hui sourire, ont été balayées par la télévision, ses journaux et ses news. Du coup, l'expression *les actualités* évoque pour notre nostalgie une époque révolue. Rien ne vieillit plus vite que l'actualité.

lundi 12 septembre 1994

accord

Accord, avec ses deux *c* qui résonnent dans nos têtes comme un coup de gong, même si on n'en prononce qu'un, est l'un des mots les plus joyeux du vocabulaire politique. Il met en œuvre la conformité des sentiments et celle des volontés. De même que la *concorde*, qui peut résulter d'un accord, *accorder* évoque l'union des cœurs, car c'est le latin *cor, cordis* qui bat en lui. Cette union, cette entente ne s'obtient pas aisément, surtout lorsque ceux qui s'accordent sortent d'un pénible et durable conflit.

Il ne nous coûte pas grand-chose, dans le bavardage quotidien, de nous dire *d'accord* et cette expression courante a perdu beaucoup de force, jusqu'aux échanges faciles et distraits : « À demain ? – D'accord », et plus familiers : « O. K., d'accord », ou « d'ac' ».

C'est une rencontre plus profonde que le mot nous transmet lorsqu'il exprime la conformité harmonieuse de choses en présence, la coïncidence et même la fusion. Cependant, la musique nous enseigne que les *accords* peuvent être dissonants, et la grammaire que les *fautes d'accord* sont fréquentes.

Il est dommage que l'*accordée* et les *accordailles* aient cédé la place à la fiancée et aux fiançailles, mais

ces mots-là nous apprennent que l'accord suppose la confiance.

L'accord entre les hommes, que l'histoire et ses folies poussent à s'entre-détruire, est une quête de chaque jour. Une quête et une conquête. Ce qui se passe entre les ennemis d'hier, lorsqu'ils se rapprochent et, littéralement, s'entendent enfin, c'est une difficile remontée du courant, c'est une lutte contre la facilité de la discorde et de la haine. On l'a beaucoup dit et on a eu raison, les *accordeurs* – l'expression serait plus belle que *négociateurs* – doivent faire preuve de courage. On n'a peut-être pas remarqué que ce terme superbe, *courage*, venait lui aussi du mot *cœur*, organe de l'énergie vitale, de la résistance au vent mauvais qui sème la violence, arme de la conscience humaine face à la force aveugle du destin. Si l'accord est sincère, il est bon pour tous et il exprime la raison même. Le mot *accord* nous apprend que c'est le cœur qui conduit l'être humain à cette raison qui le fait homme ou femme, que le cœur seul mène à ce qu'on appelle si bien la bonne intelligence.

mardi 14 septembre 1993

budget

Depuis les comptes de l'État jusqu'à ceux des ménagères, en passant par les entreprises, on prépare fébrilement des budgets, en ce moment. On essaie de les équilibrer, on déplore le manque de moyens, on croit prévoir l'imprévisible. Mais avant de faire valser les chiffres et d'alimenter les trésoreries, le budget n'était qu'une bourse, une tirelire pour les dépenses de l'année.

Dans notre ancienne langue, le *bouge* était un sac ou une valise, avant de mal tourner et de désigner un logement infâme, un cabaret sordide, à proprement parler un « sac à vin ». Le triste destin de ce mot, que les Romains pensaient être d'origine gauloise, ne doit pas jeter le discrédit sur les sacoches et autres besaces que l'on nommait au moyen âge *bougettes*. C'est ce mot que les Anglais acclimatèrent en *budget*, terme qu'ils utilisèrent jusqu'au XVIII^e^ siècle pour « sac », « bourse », parlant d'« ouvrir la bougette » *(open the budget)* quand le gouvernement examinait l'argent disponible pour l'année. Un pamphlet de l'époque montre le Premier ministre Walpole accoutré en charlatan, et vidant une pleine besace de remèdes miracles. Comme on voit, la confiance régnait déjà entre responsables et administrés.

L'anglomanie politique, prix à payer pour importer la démocratie en France, donna à ce mot qui fut déprécié une valeur financière et un nouveau prestige, malgré les critiques et les moqueries. Il faut convenir qu'un ministre de l'Escarcelle, ou une loi de la sacoche, et plus joliment de la bougette, ne ferait pas très sérieux, s'agissant de milliards et du sort matériel d'une nation... Quant à *voter le bouge*, il n'en saurait être question dans une Assemblée décente.

Une fois adoptés, les mots collent aux réalités nouvelles ; ils sont ingrats comme le fisc et tenaces comme lui. Le budget nous tient : c'est un sac dont la gueule béante guette l'initiative, la liberté et l'imagination. Le budget ? Pardon aux financiers, c'est la bourse contre la vie.

mardi 12 octobre 1993

paix

un prix Nobel de la paix

Au milieu des conflits qui font rage ou qui menacent, un prix Nobel couronne les instigateurs de la paix, les ennemis de la violence. Que le chimiste inventeur de la dynamite soit devenu le patron tutélaire des activités les plus morales et les plus pacifiques, on ne saurait que s'en réjouir.

Le mot *paix* nous vient du latin, où il signifie d'abord « pacte, convention ». Ainsi, le célèbre « si tu veux la paix, prépare la guerre », si utile aux industries d'armement, signifiait en fait « si tu veux négocier avec ton ennemi et ne plus subir ses attaques, sois plus fort que lui ». Cette *Realpolitik* très romaine aboutit, on le sait, à la domination impérialiste sur le monde occidental, la *pax romana.* Ainsi, à côté des emplois où *paix* et *paisible* suggèrent la tranquillité personnelle, ces mots, dans la vie politique, en reflètent les ambiguïtés. En outre, l'usage quotidien le dévalorise : dire à quelqu'un *fous-moi la paix* marque plutôt l'agressivité qu'un appel au pacifisme.

Paix a la même origine que *pacte* et la force du mot vient de cette valeur active : celle de *trêve*, qui évoque à l'origine la confiance, celle d'*accord* qui, selon l'étymologie, doit venir du cœur. Mais la paix et le pacte sont

plus techniques, quasiment juridiques, peu affectifs et très concrets. Ainsi *accorder* et *apaiser*, on le sent bien, s'opposent : le premier suppose une entente réciproque, le second reste individuel.

On a bien du mal à rendre positives les notions morales et pacifiques, dans la violente histoire humaine. Si la paix ne s'opposait pas à la guerre, elle ne serait qu'un compromis, une argutie, la recherche un peu essoufflée d'une impossible tranquillité. De même, on parle de *non-violence* parce qu'on ne trouve pas de mot actif à opposer à *violence.*

Qu'importe ! Les moyens qui font éviter la tuerie réciproque sont plus précieux que tout au monde. Puisque la « non-guerre » a un nom, célébrons la paix sans réserve.

Sans oublier que l'Église des temps terribles, en proférant *vade in pace* « va en paix », scellait le destin atroce des condamnés au cachot. L'*in pace* de l'Inquisition, la *paix* des cimetières, les *pacifications* par la police incitent à surveiller de près cette admirable intention : *apaiser* les fureurs humaines.

lundi 18 octobre 1993

union

de l'Europe unie au rang d'oignons

Depuis hier, l'Europe communautaire est devenue Union européenne. Ce mot d'*union*, avec *unique*, *unir* et *unité*, célèbre ce qui est *un*. Les dérivés du latin *unus* disent : unité et solitude, idées qu'ils partagent avec leurs cousins indo-européens, le grec *oinos*, l'allemand *ein*, l'anglais *one*... Or, si l'union et l'unité de l'Europe sont de grands objectifs, la solitude de ce continent serait catastrophique.

Du très abstrait au plus concret, le mot *union* s'est appliqué à des situations variées ; ainsi, dans les relations personnelles, l'*union libre* fut au début du siècle présent et finissant une manière élégante d'écarter un déplaisant vocable, *concubinage*. Quel sera le degré d'union et celui de liberté des concubins européens ?

Ce n'est pas le français, langue d'État, qui inventa au mot *union* un sens diplomatique, c'est l'ancien provençal, au XIV^e^ siècle. Voilà pour suggérer, sur ce thème international, que les régions et les terroirs, patries émotives, ont leur mot à dire – le premier. En ancien français, *union* s'appliqua d'abord à l'unité du Dieu chrétien en trois personnes ; nul ne rêve pour les pays d'Europe une fusion aussi intime, d'ailleurs profondément mystérieuse. Quant au mot latin que le français et l'occitan

continuent, *unio*, il faisait partie, dans cette acception abstraite, du langage d'un empire romain démantibulé, ce qu'on peut voir comme un signal d'alarme de l'histoire. En latin classique et cicéronien, *unio* avait des fonctions plus concrètes : comme notre *solitaire*, il désignait un objet précieux, une perle de qualité unique. Plus modestement, il s'appliquait à une plante, probablement parce que le bulbe en est unique, non subdivisé ; la langue populaire de France n'a jamais oublié ce sens latin et, tout doucement, *unionem* est devenu *oignon* !

J'observe avec amusement que le dictionnaire français-anglais de Cotgrave, qui enregistre au début du XVII^e^ siècle le sens politique d'*union*, fait aussi apparaître l'expression *se mettre en rangs d'oignons*, avec un sens aujourd'hui oublié, que nous gloserons ainsi : « s'introduire dans une assemblée où l'on fait piètre figure, à côté des grands personnages, des gros oignons déjà rangés ». Dans les rangs d'oignons européens, où se trouve donc le grand méchant bulbe ? Sûrement pas en Hollande, patrie des tulipes, ni même au Limbourg, autre province des Pays-Bas où se trouve une jolie ville au nom en forme de mâchoires, Maastricht.

mardi 2 novembre 1993

armistice

Si, ce matin du 11 novembre, je ne parle pas du mot *armistice*, quand le ferai-je ? Et d'abord, le souvenir. Imaginez, il y a aujourd'hui 75 ans, le 11 novembre 1918, la puissance incroyable de ce mot, qui sonne la fin de quatre années d'enfer. L'exactitude des termes n'a plus d'importance, lorsqu'il n'y a en Europe que deux réalités : la guerre, fer, feu, boue et sang, mort, blessures, souffrance indicible – et puis la fin de tout cela, n'importe sous quel vocable.

Le nom ne fut pas celui qu'on n'osait même plus rêver, le doux mot de *paix*, mais quelque chose de plus précis, de plus fragile, de plus savant, cet *armistice* où l'on sentait bien que les armes s'apaisaient ; en effet, le mot latin dont il procède est formé de *arma* « l'arme » et d'une forme du verbe *stare* « se tenir immobile ». Avant le XVII^e^ siècle, on disait *trêve*, *suspension d'armes*, et l'expression nouvelle fut d'abord critiquée. Le dictionnaire de l'Académie reflète une lente adoption : au XVIII^e^ siècle il donne *armistice* au féminin et l'explique à peine ; en 1813 il change son genre mais traite assez mal le mot. « L'armistice ne fut pas de durée, ne tarda pas à cesser, à expirer » : voilà ce que prophétisent sombrement les Immortels sous l'Empire. Il est vrai que

l'époque courait de guerre en guerre, grâce au petit génie venu de Corse et qui échangea pour la France le bonheur contre sa légende.

Conformément à l'étymologie, *armistice* se fixe donc au masculin ; *une armistice*, aujourd'hui lourde faute, était académique il y a 300 ans : alors *un armistice* vous aurait fait perdre un grand point dans les comptes d'un Bernard Pivot en perruque poudrée. Leçon de tolérance pour les censeurs…

Littré remarquait qu'*amnistie*, qui est bien féminin, était parfois confondu avec *armistice*, ce qui montre que le mot, vers 1860, n'était pas encore usuel. C'est 1918, évidemment, qui le fit descendre dans la rue, dans l'enthousiasme d'un sursis d'apocalypse.

jeudi 11 novembre 1993